

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest DEFAGO

Un poète romand : Edouard Tavan (suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 172-177

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

UN POÈTE ROMAND

Edouard Tavan

(Suite)

On a dit qu'Ed. Tavan avait perdu dans la *Coupe d'Onyx* un peu de cette tendresse communicative qui était un charme dans les *Fleurs de Rêve*. C'est peut-être vrai, mais ce que le poète perd dans le domaine de l'émotion, il le gagne dans le domaine de la forme, qui se révèle plus plastique, plus délicatement ciselée que dans les *Fleurs de Rêve*. L'artiste atteint ici son apogée. Il est peut-être exagéré de dire, comme René-Louis Piachaud, que la *Coupe d'Onyx* place Ed. Tavan aux côtés de Léon Dierx et de Samain. Il est certain toutefois que ce recueil lui assure une place honorable, je ne dis pas dans les lettres romandes, mais dans les lettres françaises.

Par contre, son dernier volume : *Myrtes d'antan*, paru en automne 1918, marque quelque défaillance. Ce sont, au dire de l'auteur, de « disparates essais de diverses époques ». En effet, cet ouvrage est très inégal. Des idylles, dont la fraîcheur exquise rappelle la grâce tendre d'Albert Samain, des pièces d'une saveur antique et d'un art parfait qui ne dépareraient en rien les recueils de la *Coupe d'Onyx* et des *Fleurs de Rêve*, et parmi ces perles, des scories, des pauvretés, des pensées sur lesquelles l'expression flotte et fait des plis, des vers qui, souvent, ne sont plus que des loques prosaïques où la rime, toujours riche, met une frange d'or. Ed. Tavan sent bien que l'instrument divin pèse maintenant à ses faibles mains, et que « ce ne sont plus ses vers d'antan. »

Dans la sonorité des rimes,
Ils marchent d'un pas hésitant.

Quand il s'essaie aux Rimes sentimentales, ce n'est plus seulement la forme, mais l'inspiration qui fait défaut. Il en est réduit à imaginer des situations que la réalité ne lui offre plus. De là des vers d'où l'âme est absente, où l'esprit parle seul, avec de temps en temps, des éclairs

d'inspiration, des poèmes d'une très belle venue et d'une grâce exquise : *Ultima rosa*, ou la fraîche allégorie de *l'Oiseau blessé*. Puis ce sont des Rimes gaies et des Rimes fantaisistes. Le poète nous révèle ici une face de son esprit qu'on ne lui connaissait guère, en des pièces légères, d'un ton badin, spirituelles, enjouées, parfois un peu recherchées. La poésie fait ici trop souvent défaut, le poète abandonne un peu la haute discipline qu'il avait toujours suivie, et se permet certaines licences, rimes brisées, rimes en échos où réside seul le mérite de la difficulté vaincue.

Il faut pardonner à Tavan les pauvretés de son dernier ouvrage en considération des chefs-d'œuvre exquis qu'il nous a laissés. Extrayons des *Myrtes d'antan* quelques beaux poèmes comme *l'Au-delà*, *la Poésie*, etc., et relisons la *Coupe d'Onyx* et *Fleurs de Rêve*.

Tavan avait le culte de son art, et la prose n'était pour lui qu'une bâtarde à dédaigner. Il avait cependant écrit en 1900, une brochure en prose mêlée de vers, intitulée : *Fantaisie occultiste*. Il s'y moquait agréablement des adeptes de la théosophie et du spiritisme, qu'il avait fréquentés autrefois. Les spirituels messages en vers que le mage Sofar adresse de *l'Au-delà* à quelques dames spirites, ont pris place dans les *Myrtes d'antan*.

On peut observer chez Tavan deux tendances. Certains de ses poèmes sont d'une objectivité puissante, magnifique et bien parnassienne, d'un contour précis, d'une forme sculpturale où rien ne transparaît des misères et des tristesses de l'homme. Mais ce n'est pas la note dominante de son œuvre. Tavan est surtout un rêveur. C'est le poète qui s'attarde à contempler une feuille qui tombe, dans la grisaille des automnes défunts, et son âme est toute pleine de cette mélancolie douce, de cette tristesse résignée que donne la contemplation de la vie et de ses phénomènes. Il a un penchant pour les couleurs indécises et voilées comme la fumée bleue du rêve, il aime les demi-teintes, les ciels moelleux de nuages, les brumes de l'automne, tout le nébuleux qui flotte sur les choses et sur le souvenir. Il a manié en maître « le lent et fin ciseau du rêve, » il a su exprimer avec un art exquis la nuance même de ses pensées, et envelopper les contours précis

de ses vues d'une estompe douce qui exprime l'âme même des choses et les fait voir. Son œuvre réalise ce programme qu'il traçait dans le poème intitulé : *Pour une artiste*.

Dans l'enchantement de tons imprécis,
Tout a retrouvé sa fraîcheur première ;
Et l'œuvre s'achève avec un glacis
De rêve lavé dans la lumière.

De ce que Ed. Tavan aime à poser « des nuances de songe aux contours flous des choses » il ne faudrait pas conclure que son œuvre est d'une âme superficielle éprise de sentiments vagues et inexpliqués. Non, Tavan est un penseur, il va au fond des choses, il en cherche le pourquoi, mais en mêlant à sa pensée tout ce qu'il y a en lui de poésie tendre et mélancolique. Rêveur, il a la mélancolie de ses illusions mortes. Il a marché dans la poussière de la vie, vers un but qu'il ignore, en quête de lumière et de vérité.

...J'ai vu passer dans ma vie
L'implacable réalité,
J'ai vu ma jeunesse ravie
Par son souffle précipité ;
Dans la prose de l'existence
Mon beau rêve devait finir,
Et ce n'est plus dans la distance
Qu'un vague écho du souvenir.

Et dès lors, ce qu'il nous chante, c'est la lassitude de vivre, c'est « l'âme en pleurs des *Roses d'antan*. » Tavan est le poète de la désillusion, désillusion de la gloire, désillusion de la richesse, désillusion de l'amour, désillusion de tout. Il avait cru pourtant au bonheur d'aimer :

L'amour, « cette divine fleur »,
Le proscrit de l'Eden l'emporta sur son cœur.
Et c'est le bien de tous, la commune espérance.

Mais l'amour l'a laissé vaincu et brisé parmi les restes épars de ses illusions. Il a été un timide, un incompris, et rien n'a répondu à ses désirs. Il ne peut que chanter sa tristesse. Tavan avait aussi rêvé de devenir un grand poète :

Je songe aux vers divins des antiques poèmes
Oui, mon cœur enivré d'ambitions suprêmes
Sent aussi tressaillir des chefs-d'œuvre puissants.

Mais la destinée ne l'a pas favorisé, et il n'a pas connu la gloire qu'il désirait⁽¹⁾. Dans les *Myrtes d'antan*, il pleure ses rêves et son talent brisés :

Et mes vers d'à présent, hélas ! je le sais bien,
La critique du jour les taxerait « quelconques ».

Que d'amertume en ces paroles du poète qui sent que la gloire s'éloigne et n'a fait que frôler son front. Les poèmes où il déplore son talent brisé sont parmi les plus émouvants, les plus poignants qu'il ait jamais écrits. Sa tristesse pourtant est contenue et ne se livre pas tout entière ; il n'a pas voulu étaler ses découragements et ses angoisses ; il n'a pas voulu que ses appels vers le ciel, vers la clarté, vers la vérité, fussent comme des points d'orgue douloureux aux lugubres résonances. Et c'est en vers sereins qu'il nous dit ses désespérances :

O néant de l'effort où l'espoir nous entraîne !
La terre passera, les siècles s'éteindront ;
Mais l'éternelle Isis, impassible et sereine,
Ne soulèvera pas le voile de son front.

L'au-delà n'est lui-même qu'un grand pourquoi sur lequel plane une brume de mystère et d'inconnu. Tout est mauvais, le rêve lui-même est mauvais, parce qu'il ne libère pas complètement de la réalité. Il n'y a qu'un bonheur souhaitable, l'anéantissement complet :

Oh ! pouvoir en un coin de néant se blottir
Etendre enfin sa lassitude ;
Ne plus lutter, ne plus vouloir, ne plus sentir
Endormir toute inquiétude ;
Etouffer tout désir et noyer tout ennui,
Tout ce qui chante et ce qui pleure,
Au fond d'un grand sommeil de silence et de nuit
Que nul rêve jamais n'effleure.

Une telle théorie n'a qu'un aboutissement logique : le suicide. Mais l'homme moderne, privé de la foi, dénué de

(1) Dans le labeur des jours, suivant comme j'ai pu
Un songe de beauté jamais interrompu,
J'ai, forçat du devoir, longtemps traîné ma chaîne ;
Voici que je suis las, que la nuit est prochaine ;
Déjà le soir qui tombe, étend l'ombre où je vais
Et je n'ai point forgé l'œuvre que je rêvais.

toute espérance, ne va pas jusqu'à abandonner tout préjugé. Ed. Tavan, lui, aboutit à un stoïcisme tranquille, à l'acceptation de la vie telle qu'elle est, et à une morale faite de grandeur hautaine et de sérénité.

Et qu'importe, mortel ? Si nul astre ne luit,
La conscience est là qui parle dans la nuit.
Devant l'âpre conflit où, sous les anathèmes
Se heurtent vainement doctrines et systèmes,
Passe le front serein ; suis ton voyage, et sans
Te laisser obséder des thèmes angoissants
Dont retentit l'écho sonore des portiques,
Ni des lotus sacrés, ni des roses mystiques,
De ce qui pourrait être ou de ce qui sera,
Mortel, fais ce que dois, advienne que pourra !

Ou encore :

Appelle bonheur, ce qu'ils nomment devoir,
Le dur devoir où l'âme se plie ;
Appelle bonheur de lutter et de voir
Jour après jour ta tâche remplie.

Ainsi, le pessimisme d'Ed. Tavan n'engendre pas le désespoir, mais le noble dédain des réalités basses et vulgaires — aussi noble que peut le produire une philosophie qui n'est pas chrétienne. Ses poèmes sont pleins de grandeur et de fierté : « Le sein fécond de l'idéal les a nourris d'azur ».

L'homme s'était donné une Règle de vie. L'artiste s'est tracé un chemin à suivre : Le Sentier du Poète. Il y a là tout un programme à réaliser, programme de labeur et de correction pour atteindre à l'art pur, idéal, à la forme impeccable du vers. Ce sont des conseils à une élève, mais il est difficile de concevoir de ce programme une réalisation plus parfaite que celle que Tavan nous en donne lui-même, surtout dans la *Coupe d'Onyx*. Ses poèmes sont l'œuvre de toute une vie. Il a regardé comme un devoir de ne livrer que ce qu'il avait de meilleur et pour la forme et pour le fond ; si les *Myrtes d'antan* marquent une déchéance, il faut l'attribuer bien moins à l'absence de travail ou du souci de se corriger, qu'à la vieillesse fatiguée de l'auteur. Sa vie a été « un songe de beauté jamais interrompu. » Il a visé toujours à un art plus parfait :

Donc, toujours l'idéal rivé devant tes yeux,
Efface, efface encor, encor cherche le mieux,
Jusqu'à ce que du fond des folles abondances
Jaillisse, ferme et plein, le vers que tu cadences.

Il recommande dans cette sorte d'art poétique, la clarté, la sobriété, la netteté, la correction, toutes qualités qui lui sont propres ; et il a mis en pratique ce conseil à une de ses élèves :

Que même, et je dirai que surtout, quand tu poses
Des nuances de songe aux contours flous des choses,
Dans la rose buée et le vague emporté,
Je sente l'imprécis rayonner de clarté.

Tavan est un artiste sobre ; il déteste la rhétorique, les longues amplifications sonores et vides, il joint toujours « l'envol du rythme à la puissance de l'idée ». Certains de ses poèmes sont des modèles de concision. Lisez *La Ronde des Mois*. Le poète nous donne en 14 vers un aspect, le plus précis qui soit, de chacun des mois de l'année :

Janvier grelottant, neigeux et morose
Commande la ronde éternellement ;
Déjà Février sourit par moment,
Mars cueille frileux une fleur éclore.

Avril en est blanc tout ruché de rose.
Et Mai, pour les nids, tresse un dais clément ;
Dans les foins coupés, Juin s'ébat gaîment,
Sur les gerbes d'or, Juillet se repose.

Derrière Août qui baille au grand ciel de feu
Se voile Septembre en un rêve bleu ;
Le pampre couronne Octobre en démençe.

Novembre, foulant du feuillage mort
Fuit l'âpre Décembre au souffle qui mord
Et le tour fini — sans fin recommence.

Tavan arrive à cette concision, à cette sobriété par le choix des mots, qui sont toujours les plus précis, les plus conformes à sa pensée, et les plus harmonieux :

Des mots je te dirai le prestige éclatant
Des mots, qui ne sont que des mots, et pourtant
Qui sont tout ; car ils ont la vie, une âme, etc.

Le choix des mots, c'est pour lui « la doctrine suprême ». Bien que somptueux, sonores et vibrants, ou fleuris de grâce et d'émotion, ils ne sont pas de simples ornements :

Car, fleurs de la guirlande ou gemmes du collier,
Ils sont la chair, le corps vivant de ta pensée.

(*La fin prochainement*)

Ernest DÉFAGO.